

## Conversation japonaise sur les bienfaits de la sémiotique

Sémir Badir & Massimo Leone

Sémir Badir :

Cher Massimo,

Fuko Irie a envie de traduire en japonais les sémioticiens. Elle m'encourage à lui proposer des textes pour les néophytes, ce que, hélas, je n'ai pas trop en rayon... Alors, parmi les idées qui s'en sont suivies, il y a eu celle d'une conversation entre toi et moi où seraient mises en lumière quelques vérités simples concernant la sémiotique.

Qu'en dis-tu? Si tu es partant, veux-tu me dire, pour amorcer la conversation, si tu as déjà eu l'occasion (je suppose que oui) d'avoir à expliquer à quelqu'un qui n'est pas du milieu académique ce qu'est la sémiotique? Comment t'en sors-tu?

Massimo Leone :

Cher Sémir,

Quel plaisir que d'entamer cette conversation japonaise !

On m'a souvent posé la question : " Qu'est-ce la sémiotique ? ", ou bien il m'a fallu y répondre après que l'on m'avait demandé : " Que faites-vous dans la vie ? ". J'éprouve toujours un certain embarras lorsqu'on me la pose, sachant que ce que je fais n'est pas facile à saisir. Aux deux questions, je réponds différemment selon les contextes : je suis lâche, ou peut-être juste paresseux pour garder une définition unique pour toutes les circonstances ; les réponses les plus utilisées sont les suivantes : " une sorte de philosophie du langage " ; " la science qui étudie la signification et la communication " ; " la science des signes ; connaissez-vous Umberto Eco ? " ; " la science des signes ; avez-vous lu Dan Brown ? " (réponse du désespoir) ; " la discipline qui étudie tout ce qui peut être utilisé pour mentir ". La définition que je donne souvent aux étudiants est " la discipline qui étudie les alternatives " ; mais la définition de sémiotique qui est au fond de mon cœur est la suivante : " la discipline qui empêche ceux qui la cultivent de vivre une vie normale "...

Badir :

Comme je comprends ton embarras! J'ai testé moi aussi les réponses les plus utilisées, mais elles sont sujettes à tous les malentendus. Car le langage, la signification, la communication, les signes ne donnent pas à identifier des objets communément représentables. Ceux que mon interlocuteur ou mon interlocutrice me propose en exemples correspondent si peu aux objets que nous avons l'habitude d'étudier que je me sens obligé d'avouer mon échec à me faire comprendre, comme devrait pourtant parvenir à le faire un chercheur expérimenté. Récemment, j'ai pensé à une solution que je n'ai pas encore eu l'occasion de tester. Ce serait de dire que le sémioticien considère n'importe quel objet comme un langage. Je crains le pire!

J'admire que la définition que tu avances auprès de tes étudiants se rapproche beaucoup de celle que je défends dans mon prochain livre. Je prétends que la sémiotique est une pratique de savoir dont les objets sont des altérités. J'ai l'impression que, toi comme moi, nous cherchons à saisir en un mot, alternative ou altérité, la mise en rapport de termes opposés, soit comme invention (alternative) soit comme transformation (altérité). Ce sont des

définitions bien abstraites, cependant, qui risquent de demeurer inintelligibles tant qu'on ne s'est pas mis au travail.

Enfin, pour ce qui est de la définition qui te sert de credo, je ne l'aperçois pas bien. Qu'est-ce qu'une vie normale? Et pourquoi la sémiotique y fait-elle obstacle? Tu n'as peut-être pas envie de t'expliquer!

Leone :

Cher Sémir, et chère Fuko,

Cette petite rencontre virtuelle entre nous commence de m'amuser, de me fasciner même, la perspective que l'on puisse transformer un échange de messages dans un texte, de plus en japonais, est très alléchante...d'autant plus que la langue et la culture japonaises semblent avoir la mission universelle de revêtir tout ce qu'elles effleurent par un surplus d'élégance. Je me demande si, en japonais, l'on dispose d'un mot dont le sens traduirait celui du mot italien "sprezzatura", lequel indiquait, surtout dans l'esthétique de la Renaissance, la capacité de tout accomplir, même une tâche très difficile — d'autant plus si la tâche est très ardue — sans manifester aucun effort. L'art qui cultive le plus la sprezzatura est, je crois, la danse, surtout la danse classique. La sémiotique est souvent en défaut d'élégance, dans le style d'écriture mais surtout dans l'*inventio*, dans le repérage même de ses sujets, de ses tournures d'esprit. Barthes par contre était d'une élégance sublime, on le voit également dans ses interviews pour les media : une capacité exceptionnelle de dire, de parler, de moduler la voix, les gestes ; et puis surtout le goût pour une philosophie élégante, comme jaillissant naturellement de l'esprit. Cette sprezzatura, cependant, doit cacher un effort lacérant ; comment aimer, après avoir disséqué le discours amoureux ? Comment éprouver un élan mystique, après en avoir réduit les ailes à des procédés rhétoriques ? Quel vrai sémioticien peut-il vivre une vie normale, lorsqu'il est saisi par cette déformation professionnelle, celle d'expliquer le sens ? Umberto Eco, grand maître de l'ironie et, par conséquent, grand expert de la fuite de tout sens du tragique, objectait que, au fond, les gynécologues aussi tombent amoureux. C'est une belle blague, mais le soulagement qu'elle concède est le fruit d'une illusion optique. Un mécanicien peut bien être un passionné de voitures, peut même oublier les engrenages qui poussent sa voiture à folle vitesse lorsqu'il est assis au volant ; mais nous, les sémioticiens, comment pouvons-nous oublier le langage ? Comment pouvons-nous écarter l'idée que tout le sens qui nous entoure est au fond le résultat d'une convention, une sorte d'imposture ? J'ai parfois l'impression que s'adonner complètement à la sémiotique signifie perdre sa langue naturelle, perdre la nature de sa propre langue, subtiliser (quel beau mot français) notre lien avec la nature, avec l'animalité. C'est pour cela que la sémiotique est souvent antipathique ; elle est souvent le "party-pooper", la "guastafeste", enfin le mot en français ne me vient pas à l'esprit, ah le voilà : le rabat-joie de l'enchantement. Nous sommes des "désenchanteurs" ; en nous présentant aux autres, nous devrions dire non pas "enchantés", comme en français, mais "désenchantés" ; personne, au fond, ne nous aime, personne n'aime cela, surtout maintenant, surtout dans les rapports humains quotidiens ; l'on peut peut-être applaudir l'une de nos conférences, comme l'on applaudirait un fakir ; voilà, nous sommes en peu fakirs aussi ; mais qui voudra jamais se lier d'amitié avec un type pareil, avec un fakir du langage ? Nous sommes donc condamnés à rester entre nous, cher ami, à devenir une secte. J'exagère peut-être ?

Badir :

Je comprends à présent la définition que tu as élue pour la sémiotique, celle d'une discipline qui empêche ceux qui la cultivent de vivre une vie normale. Tu laisses entendre que la sémiotique ne se laisse définir ni par un objet ni par des idées mais bien par une démarche de connaissance, et cette approche devant ce qu'il y a à connaître infléchit, comme cela devrait l'être de toute forme de savoir, notre rapport au monde et notre engagement dans la vie sociale. Les philosophes, sollicités à propos de la même question, ont tendance eux aussi à définir une démarche plutôt qu'un objet d'étude ou une conception particulière. Tu te rappelles ce que Socrate s'entêtait à proférer : qu'il ne sait rien, que c'est là son seul savoir. Combien il se rendait alors antipathique aux yeux de ses interlocuteurs, lesquels étaient venus l'interroger avec respect et s'en autorisaient par le fait qu'eux-mêmes estimaient qu'ils en savaient suffisamment pour interroger quelqu'un de plus sage qu'eux! Nous, les sémioticiens, nous dirions à nos interlocuteurs (souvent érudits) quelque chose comme : Hélas, nous ne savons que trop! Cette réponse a une tradition non moins ancienne, celle des maîtres de rhétorique : précisément cette forme de savoir dont Socrate entendait combattre l'influence. Le désenchantement qu'une telle réponse implique est toutefois très ambigu. Il est facile de le faire basculer en source d'admiration, à la fois devant la chose qui est ainsi dévoilée et pour le sémioticien ou la sémioticienne qui la dévoile. Je ne pense pas que la vie normale soit la vie que nous impose la nature. Et j'aime l'art moderne qui est capable de donner à admirer une chose basse, laide, ridicule. Ce que je veux dire par là, c'est que nous ne vivons plus aux temps héroïques de Platon. Les sémioticiens ne sont pas des monstres (anormaux) ni des demi-dieux (anormaux, eux aussi, à leur manière). Ce sont de petits personnages modernes, quelque peu infatués sans doute, mais qui occupent des places abordables dans ce monde. Notre souci de distinction nous rend très communs! Je crois, en revanche, pour paraphraser Georg Lukács, qu'on ne peut pas faire de science de l'art sans apporter quelque art à la science. Aussi suis-je sensible à ce verbe que tu emploies dans ta définition: cultiver. Cela rend un sens pratique et concret à la culture. Peu importe les conventions et « impostures » que nous dévoilons, nous nous en accommodons très bien, et certainement nos lecteurs et lectrices aiment également à dessiller les yeux. Mais cultiver le savoir, le pratiquer pour lui-même, comme les artistes modernes ont cultivé l'art pour l'art, n'est pas un projet vain. C'est une recherche d'élévation, de transcendance. Le désenchantement n'en est que le garde-fou.

Veux-tu me dire, puisque Fuko nous propose de mener cette conversation en guise d'introduction à la sémiotique, quelle est la démarche que tu as mise en œuvre pour ta recherche dans le cadre du projet européen « Facets » que tu diriges? Le meneur de la fête peut-il être en même temps son troll?

Leone :

Cher Ami, cher ami aimablement cultivé,

FACETS est né d'une exigence qui s'inscrit déjà dans son acronyme anglais, à savoir le désir de rendre hommage aux nuances, aux facettes du sens. À son tour, ce souhait se lie à une obsession plus générale, qui est celle de la singularité. La sémiotique, comme discipline qui étudie tout ce qui peut être utilisé pour mentir (Eco), oublie parfois que la frontière de son rayonnement n'est pas uniquement marquée par la matière inerte, zone de la réalité où la signification semble ne pas pouvoir s'épanouir ; le miroir dont Eco disait qu'il ne peut pas être utilisé pour mentir, n'est-il pas au fond une sorte de concrétion visuelle, lumineuse et optique de la matière, de ce qui ne peut pas mentir parce qu'il ne peut pas signifier, et ne peut pas signifier car il n'a aucune singularité, ne possède en lui-même rien que le monde ne

possède déjà ? Le miroir n'est-ce pas de la matière lumineuse hjelmslevienne ? (Un petit clin d'œil pour toi qui est l'expert incontournable sur le penseur danois).

La face, de ce point de vue, est l'opposé du miroir, de façon non seulement topologique mais aussi conceptuelle ; il est l'expression la plus sublime de la singularité, c'est du corps naturel que l'évolution à la fois biologique et culturelle transforme en ce qui ne peut pas être catégorisé sinon comme instance unique d'une idée. Le visage, c'est la forme absolue. As-tu peut-être rencontré quelqu'un dont tu as pensé que son visage ressemblait au tien ? Pourtant les mathématiques avancées (Eigenform) voudraient maintenant nous convaincre du fait que notre visage est en fait combinatoire ; la technique contemporaine, que FACETS étudie aussi du point de vue socio-sémiotique, est entièrement consacrée à ce rêve, très ancien en fait, de maîtriser la singularité de la face, d'une face qui, pourtant, s'affirme toujours en tant que visage (Lévinas), en tant que ce dont la singularité signifie et donc échappe à toute grammaire. Où situer alors le mythe à démystifier, dans l'impression de singularité d'un visage qui n'est en définitive qu'une face, ou bien dans le désir bio-politique (Deleuze) de contrôler le visage ? Et où nous situons-nous nous-mêmes, les sémioticiens ? Ne sommes-nous pas également des hérauts de la grammaire, du manque de distinction (j'apprécie beaucoup pourtant ta dernière réponse, très élégante) ?

Mais FACETS est aussi un gros projet européen, avec ses démarches quantitatives, ses logiciels, sa bureaucratie étique, ce qui contredit parfois l'élan philosophique initial du projet, mais constitue tout de même une occasion ultérieure d'autoréflexion. En ce qui me concerne, je trouve que le visage est l'objet sémiotique le plus complexe et mystérieux ; tous les malheurs de ma vie personnelle, on pourrait les résumer comme une galerie de portraits dont le sens m'a tragiquement échappé. Moi, je n'ai jamais compris aucun visage, voilà peut-être l'origine profonde de ce gros projet !

Mais je voudrais à mon tour t'interroger, cher ami, sur cette passion profonde pour Hjelmslev...quel visage cherches-tu dans ses diagrammes ?

Badir :

Excuse-moi mais je vais te contredire. Il n'est pas raisonnable d'affirmer que la grammaire, comme la décrivent les sémioticiens et plus généralement les linguistes, est le témoin d'un manque de distinction. La grammaire est fondée sur des distinctions, rien de plus rien de moins. Quand elle est normative, elle trace la frontière entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas. Quand elle est régulatrice (soi-disant « purement descriptive »), elle établit différents usages uniquement parce qu'il est *possible* de les distinguer. La singularité, quant à elle, échappe toujours à la distinction. La singularité, c'est l'indistinct même ! Quel temps fera-t-il demain ? Ni exactement celui d'aujourd'hui, ni celui d'aucun autre jour passé ou à venir, car *demain*, compte tenu de ses vingt-quatre heures, la force et la direction du vent, le taux d'humidité et d'ensoleillement, les phases lunaires et je ne sais quoi d'autre varieront d'une manière qui n'a pas sa pareille. Cependant les météorologues connaissent suffisamment la grammaire du temps pour prédire, non exactement le temps qu'il fera demain, mais les distinctions signifiantes du temps de demain, ces distinctions qui seront utiles pour l'*emploi* du temps de chacun d'entre nous. Et, lorsque la grammaire des météorologues n'est pas un guide assez sûr, d'autres règles grammaticales sont disponibles, car chacun peut avoir les siennes ; ainsi une vieille blessure au genou annonce à Falstaff la pluie qui, à la veille de la bataille d'Azincourt, incapacitera la cavalerie française.

Comme il est vrai qu'un visage est une forme ! J'en considérerai deux aspects. D'une part, le visage est une forme du temps. Au cours des années, notre visage change et cependant c'est

toujours le même, toujours le nôtre : il est l'expression même de l'identité dans le changement et vice versa. D'autre part, chaque visage est si particulier qu'il faut une longue habitude avant d'y pouvoir lire sans se tromper les signes de la colère, de l'inquiétude ou du désir, ces sentiments que bien souvent nous tenons à cacher à notre entourage. En cela aussi le visage est une forme du temps : une forme sensible et humorale que nous scrutons comme des météorologues. Dans la vie sociale, ces deux aspects sont indissociables ; c'est pourquoi certains visages sont dits « non photogéniques » : leur particularité tient à une motilité subtile qu'une photographie ne peut saisir.

Sais-tu de quel autre objet il me semble que peut être rapproché un visage ainsi caractérisé ? D'une langue ! Car la langue aussi n'est rien d'autre que le temps vécu par une société, son visage véritable en quelque sorte. Aussi, je suis confiant à l'égard de ton projet ; je crois qu'il n'y a pas aujourd'hui de meilleur objet que le visage pour la sémiotique et que la sémiotique, d'inspiration saussurienne et hjelmsléviennne, est l'approche la mieux justifiée à dire la vérité d'un visage, ses mensonges aussi bien.

Tu me demandes ce qui m'attire chez Hjelmslev. C'est que sa pensée est exactement l'inverse d'un visage ou d'une langue. Elle ne prétend à aucun talent et n'a pratiquement pas de saute d'humeur. Ce que je veux dire par là c'est qu'elle s'offre au lecteur sans détour et sans coins d'ombre. La théorie de Hjelmslev est ainsi parfaitement cartographiable. Peut-être, en tant que sémioticien, ai-je besoin de pouvoir me fier à la vérité de mes instruments théoriques quand j'explore les régions du mensonge. Grâce à Hjelmslev, je peux savoir que je ne mens pas, que je n'ajouterai pas aux mensonges en employant la méthode qu'il me propose pour les analyser. Une telle méthode a ses limites, sans doute. Ça ne me dérange pas. En fait, j'aime cette vertu !

Leone :

Finalement je crois que je suis d'accord avec toi, avec quelques bémols peut-être ; l'expérience quotidienne de la vie individuelle, communautaire, sociale est parsemée d'épisodes d'une irrationalité déchirante ; souvent, on a l'impression de ne pas se comprendre, de ne pas se comprendre soi-même, de se méprendre tout le temps avec des conséquences souvent catastrophiques. L'ambiguïté du sens nous entoure, avec ses beautés certes, mais aussi avec ses pièges, qui le sont d'autant plus pour ceux qui ont du mal à s'y adapter. Dans ces circonstances, il apparaît tout de même exceptionnel que les êtres humains parviennent bien ou mal à se coordonner, à coordonner les différentes parties que nous sommes d'abord, et à nous coordonner avec les autres. La sémiotique est peut-être aussi une discipline utile à cette coordination, car elle dissèque les articulations du sens, ses chemins ainsi que ses impasses. D'une part, elle lutte contre une idée non sémiotique de la coordination, une coordination sans compréhension, qui ne passe pas essentiellement par le partage du sens ; c'est le modèle de plus en plus envahissant de l'intelligence artificielle, qui permet une coordination sans compréhension ; de l'autre part, elle lutte peut-être aussi contre une idée sophiste du sens, qui en démantèle la charpente jusqu'à la réduire dans une poussière insensée dont la seule retombée morale possible est le cynisme. Il y a à mon avis de l'illusion dans la sémiotique, dans la croyance de sa capacité de se situer dans le juste milieu entre ces deux abîmes, mais c'est une bonne illusion, car elle permet de promouvoir une entente cordiale, quoique peut-être pas toujours poétique, des hommes. La sémiotique est au fond la meilleure intelligence artificielle dont on dispose à présent.